

Sacavin et sa fille entrèrent dans l'eau et franchirent la rivière.

A peine étaient-ils sur l'autre bord que Petit-Quenès les avait rejoints.

—En avant ! en avant ! fit-il, les amis se chargent de tout, Sacavin, au pas de course !

—Et si les bois sont encore gardés ?

—Nous verrons bien . en avant !

Ils grimpèrent la côte précipitamment , derrière eux la meule de colza flamboyait, toute une partie du vallon était éclairée, tandis que l'autre disparaissait sous la fumée rougeâtre , de temps à autre la fusillade reprenait . on eût cru à une escarmouche de guerre régulière.

Les fuyards marchaient toujours sans se retourner.

Un des chiens fit halte.

Marthe se jeta à genoux et sembla, elle aussi, flairer en avant.

Il y avait de la bête fauve dans l'attitude de la jeune fille ; à ses côtés, Petit Quenès haletait.

Tout à coup un bruit de voix se fit entendre.

—Par ici, disait quelqu'un d'un ton de commandement, par ici , nous sommes en nombre, après tout ; n'ayez pas peur.

La voix se rapprocha, et les pas lourds des hommes retinissaient dans les sillons ; l'un des soldats se heurta violemment au tronc d'un pommier , à ce heurt, le canon d'un fusil résonna.

—Attention ! brute, cria le chef de la troupe.

La troupe descendait à pas de loup la colline , quand elle fut arrivée près du ruisseau, Marthe, Petit-Quenès et Sacavin se hasardèrent à se lever à demi et, courbés en deux, gravirent la côte ; ils entrèrent dans les taillis.

Petit-Quenès partit en éclaireur ; le père et la fille le suivirent à distance en écoutant attentivement.

Les deux chiens marchaient à côté de la jeune fille.

Au loin, on entendait toujours des coups de feu dans le village.

—Dépistés cette fois ! dit Sacavin à voix basse. Si nous gagnons la Patte-d'Oie, dans un quart d'heure nous sommes hors d'affaire.

Petit-Quenès fit halte de nouveau.

Le père et la fille s'arrêtèrent également.

Ils venaient d'arriver hors du taillis, sur la grand'route.

La route était surélevée en dos d'âne et bordée par deux fossés étroits à moitié remplis d'eau.

Les trois fugitifs, s'embourbant dans l'un des fossés, se mirent à longer la route. Ils étaient ainsi à l'abri de toute rencontre et invisibles pour les passants.

Quand ils eurent barboté durant vingt minutes, ils atteignirent l'endroit vers lequel ils se dirigeaient et qu'on nommait, ainsi que nous l'avons dit, la Patte-d'Oie.

C'était un carrefour où s'entrecroisaient cinq routes : d'un côté du carrefour, la lisière du bois ; de l'autre, une plaine au milieu de laquelle s'élevait le moulin à vent où Sacavin avait déposé les marchandises fraudées et le tabac.

C'était là qu'avait été trouvé le cadavre du douanier.

Les fugitifs tinrent conseil.

—Il faut, dit Sacavin à sa fille, que je passe la frontière ; mais on ne peut laisser les marchandises au moulin. Elles m'ont été payées d'avance ; soyons honnêtes. Séparons-nous ; Quenès et toi, vous vous en chargerez. Je m'en vais, il n'est que temps !

Ce disant, il embrassa sa fille, étreignit violemment la main de Petit Quenès et ajouta :

—Maintenant, sauve qui peut ! Quand nous serons sortis de cette affaire, si nous en sortons, nous parlerons mariage, mes enfants.

Les deux fiancés sautèrent au cou de Sacavin.

—Compte sur nous, dit Marthe, et sois prudent :

Le contrebandier se réunit en route en longeant toujours le fossé.

Les deux jeunes gens restèrent aux écoutes.

IV

Pendant que Sacavin disparaissait dans l'ombre, les deux fiancés traversaient la plaine et, avant d'arriver au pied du moulin, Petit Quenès dit à Marthe :

—Il ne faut pas que tu m'accompagnes ; suppose qu'on te surprenne ; le souvenir du meurtre rapproché de ta présence à la Patte-d'Oie créerait une nouvelle preuve de conviction.

—Tu raisones bien, monieu ! riposta Marthe avec un ton dégagé, mais je n'en surveillerai pas moins les alentours avec l'vide des chiens.

E'le s'arrêta au milieu du champ, s'assit, et les deux chiens s'accroupirent à côté d'elle en allongeant leurs pattes.

Petit-Quenès, tout en boitant, se hâta vers le moulin ; il s'agissait d'enlever le ballot de contrebande désigné par Sacavin.

Il grimpa avec souplesse l'escalier qui conduit à l'entrée du moulin.

Une sorte de galerie-balcon est construite en bois à gauche de la porte.

C'est là que le meunier picard, le bonnet de coton sur l'oreille, passe les meilleures heures de la journée en fumant, tandis que le vent, s'engouffrant dans les voiles des ailes à échelons, fait tourner les meules et broie le blé.

C'est dans ces balcons que les contrebandiers de Vricourt déposent momentanément les fardeaux pénibles qu'ils dérobent à l'inspection de la douane. Entre eux, le mot d'ordre est donné ; la nuit, ils transportent (chacun son service établi comme dans une armée régulière), ils transportent de moulin en moulin les marchandises jusqu'à ce qu'ils aient franchi les limites dangereuses.

Petit-Quenès trouva une hotte dont il passa les bretelles sur ses épaules, puis il redescendit à la hâte l'escalier et partit à toutes jambes dans la direction de la forêt.

Quand il voulut franchir le fossé qui séparait la route des taillis, il sentit deux mains s'appesantir sur ses épaules et il entendit ces mots :

—Au moins, en voilà un !

Petit-Quenès ne perdit pas sa présence d'esprit.

Aussitôt qu'il sentit s'appesantir sur ses épaules les mains robustes du gendarme, il appuya le doigt sur la gâchette de sa carabine, le coup partit ; c'était un signal donné à Marthe.

Le gendarme, effrayé, lui asséna un coup de poing violent sur la tête.

—Ah ! ah ! mon Quenès, sauf ton respect, tu ne ramassais pas de crottin sur les routes, ricana le gendarme.

Petit-Quenès, à peine remis de l'étourdissement occasionné par le coup de poing, essayait de lutter : il se débarrassa de l'étreinte de son agresseur et chercha à l'empoigner à son tour ; craignant qu'il n'eût l'idée de lui décharger un pistolet en pleine figure, il s'assura d'abord de ses mains et lui serra les poignets.

Petit-Quenès était d'une force herculéenne ; le gendarme poussa un cri, puis, ayant fait un mouvement brusque et instantané, il se dégagée.

La détonation avait donné l'éveil à Marthe et, pendant que son fiancé et le gendarme luttaient, elle s'apprétait à venir à la rescouasse.

Tout d'abord, au lieu de demeurer accroupie, elle s'allongea entièrement à terre, en tenant dans chaque main ses pistolets : elle se mit à ramper ainsi dans la direction de Petit-Quenès.

Les deux chiens marchaient à ses côtés : de temps en temps elle les caressait pour les inviter à la prudence.

Ces animaux, habitués à de pareilles entreprises, étaient attentifs et frémissons d'impatience et de colère.

A mesure qu'elle approchait du lieu de la lutte, Marthe, entendait plus distinctement ce qui se passait.

Les deux hommes s'étaient pris à bras le corps et cherchaient à se terrasser ; les jambes s'entrecroisaient : on entendait des soupirs étranglés, des han ! han ! douloureux.